
Françoise Cartano

Traduire vraiment

De son côté, Françoise Cartano, qui ne pouvait assister à la cérémonie de la remise du prix qui la couronnait, avait envoyé le message suivant

Recevoir un jour le prix Maurice-Edgar-Coindreau n'est peut-être pas un rêve de petite fille, mais c'est certainement un des grands, des immenses plaisirs qui puissent être offerts à un traducteur de littérature américaine. Je remercie donc le jury de m'avoir acceptée dans le cercle de la littérature Coindreau. Et je suis particulièrement heureuse que cette récompense distingue un roman de Steven Millhauser, *Martin Dressler ou le roman d'un rêveur américain*, couronné par le Prix Pulitzer. Steven Milhauser est un auteur singulier et magique, dont le premier roman, *La vie trop brève d'Edwin Mullhouse*, m'avait déjà fait rêver en 1975.

S'il est peut-être vrai qu'un grand texte passe envers et contre toute traduction, et c'est tant mieux, il est certain que seul un grand texte permet à l'éventuel talent du traducteur de s'exprimer. Plus un texte est littérairement fort, plus il est intimidant mais aussi stimulant. Et étrangement sécurisant. Chaque fois que j'ai traduit Millhauser, j'ai douté, cherché, peiné, désespéré, mais paradoxalement – loin de moi l'arrogance de l'autosatisfaction – lorsque j'arrive au bout de la traduction, quelque part je sais que j'ai vraiment traduit, je sais que la version française a vraiment quelque chose à voir avec l'original.

En particulier, plus la traduction parvient à serrer l'original, plus la musique de Millhauser se coule dans les phrases françaises. En d'autres

termes, Millhauser ne pousse guère à la belle infidèle. Il exige parfois de la virtuosité, toujours une rigueur et une précision qui m'ont plus souvent donné le vertige de l'enracinement dans la langue française, dont je dois explorer sans cesse la souplesse, la richesse et la plasticité, que l'inverse, le libre exercice d'une créativité autour et à propos du texte original. Et je lui sais infiniment gré de m'offrir ce vertige.

Au moment où je reçois ce prix, je tiens à rappeler ma dette envers plusieurs personnes. Gilles Barbedette, éditeur rare, mais aussi écrivain et traducteur, qui m'a fait le cadeau de me confier voilà plus de quinze ans la traduction de *La galerie des jeux*. Comment a-t-il deviné ? Je me souviens de son exigence, de son soutien, de sa présence discrète et amicale. Qu'il me soit permis également de saluer la mémoire de Françoise Pasquier, autre éditrice avec qui j'ai continué de traduire Milhauser, et quelques autres. Son humour, sa générosité, son élégance manquent à tous ceux qui ont eu la possibilité de travailler avec elle. [...] Enfin, je salue Dominique Autrand, éditeur du roman distingué aujourd'hui par le jury et à qui je viens de remettre la traduction de *La nuit enchantée* à paraître prochainement. [...]

Plutôt que d'allonger la liste des remerciements, je répèterai simplement ma joie et mon émotion. Merci à vous.